

« Fin de partie »



quées de servitude, de mise à mort. C'est une pièce sombre, je le reconnais.

– **Et politique ?**

– Indéniablement. Le genre était un peu en déshérence. On dit trop de mal du théâtre de Sartre ; il y a des choses très belles : « Huis clos », « Les Séquestrés d'Altona ». C'est dans cette tradition-là (sans oublier Thomas Bernhard, très fort) que je tente modestement de me placer.

– **Vous avez peur qu'on vous guette, que Paris vous attende au tournant ?**

– Ça fait longtemps que je n'ai plus peur. Il y a vingt ans qu'on me guette, et les pièges ne se sont jamais refermés. L'enjeu n'est pas les coterie parisiennes, mais le public : dans quel état sortiront les spectateurs, quel sera l'effet de ce texte dit par des acteurs, je ne sais pas. Nietzsche, Artaud ont écrit qu'on ne sort pas inentamé d'une représentation théâtrale, qu'elle provoque des secousses, des fêlures. J'ai fonctionné dans cet esprit.

– **Et vous avez choisi le metteur en scène, les comédiens et même la salle. Beau privilège !**

– J'avais rencontré Pierre Franck, directeur de l'Atelier en 1977, qui m'avait dit à l'époque : écrivez une pièce, je la prends tout de suite. Je m'en suis souvenu quinze ans plus tard. Le metteur en scène, Jean-Louis Martinelli, je l'ai choisi en effet pour les meilleures raisons du monde : j'ai été ébloui par son travail sur « L'Eglise », de Céline. Quant aux acteurs, j'ai vraiment voulu Pierre Vaneck et Arielle Dombasle. Ces deux-là, je pensais à eux dès le début.

– **Dans votre texte, Sartre explique qu'il a fait le philosophe uniquement pour plaire aux femmes. Et vous ? Avez-vous fait le dramaturge pour plaire à une femme, Arielle, votre compagne ?**

– Pour moi, les femmes restent la grande affaire de la vie. C'est vrai pour tout le monde ; c'est vrai pour les écrivains. Sartre (et avant lui beaucoup d'autres, Molière en tête) a écrit certaines pièces pour les femmes qu'il aimait. Le théâtre permet de faire un pied de nez formidable à la séparation des genres, par ailleurs nécessaire, entre le privé et le public. J'en profite. Quelle chance !

**Propos recueillis
par Christiane Duparc ■**

– **Vous êtes féroce et drôle à leur égard, donc envers vous-même ?**

– Je suis la première de mes cibles, la première de mes victimes. On ne peut pas manier l'humour autrement.

– **L'employé de chemin de fer nazi, lui, c'est un homme simple, l'Allemand moyen pendant la guerre.**

– J'ai choisi, comme Lanzmann dans « Shoah », le petit fonctionnaire de base qui voyait passer les trains et gérait docilement sa gare de triage sans se poser de questions. La vraie horreur était là.

– **Ensuite, il y a un cardinal...**

– Celui-là vient dire que le Vatican a été mêlé à toutes les affaires troubles et décisives. Depuis la naissance du bolchevisme jusqu'à la chute du mur de Berlin. Que le Vatican ait été un foyer politique actif, j'en suis sûr.

– **Le sultant, c'est le Français « immobile ».**

– Il m'a beaucoup amusé. Il incarne la France des beaufs et du juste milieu, pétainiste en 40, gaulliste en 45, pour la guerre d'Algérie en 54 et contre en 62. Une France autosatisfaite que je ne me lasse pas de dénoncer.

– **Reste le jeune Chinois, héros de Tiananmen.**

– Anatole attend un héros positif. Je crois que ça n'existe pas. Lui, c'est le type sur la photo qui arrête le char, photo qui a marqué toute la planète. Ce Chinois, qui est-ce ? J'ai imaginé un garçon moderne qui roule à moto, un Walkman sur les oreilles. Il écoute Prince. Il est comme tout le monde, donc il déçoit Anatole.

– **Finalement, votre « Fin de partie » est assez noire ?**

– Comment faire autrement ? Le XX^e siècle risque de rester celui qui a inventé les camps de concentration, les formes les plus sophisti-